

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 370-374

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Il n'est pas possible de comparer la France d'aujourd'hui à celle d'autrefois, sans éprouver un véritable déchirement. Jusques dans ses plus grands égarements, elle conservait une certaine dignité qui faisait sa gloire et son renom. Aujourd'hui elle inspire une profonde pitié à ceux qui connaissent son histoire et qui l'aiment encore dans son malheur. Même si elle a mérité le ministère qui la déchire et la dévore: même si par son apathie, elle est allée au devant de ce qui a tout l'air d'un châ-timent, il faut la plaindre d'être à la merci de Combes et de son état major. Tant que l'exécuteur des projets du Grand-Orient ne s'attaquait

qu'aux religieux et aux religieuses, il avait pour lui l'excuse d'une haine anticléricale que tout aveugle et qui a dirigé les actes des persécuteurs de tous les temps ; mais depuis qu'on a découvert qu'il poursuit le Christ jusques dans les officiers qui vont à la messe, jusques dans les enfants assis sur les bancs de l'école, on ne comprend plus, ou plutôt on comprend trop qu'il n'est pas à sa place à la tête d'un pays comme la France. C'est une mentalité toute spéciale propre à ce docile instrument de la maçonnerie: on ne peut pas dire de lui qu'il est un apache et un mal-faiteur: ce sont des termes très discourtois et peu diplomatiques ; mais peut-on ne pas se penser quand on songe aux ruines morales et sociales que la durée de ce ministère a déjà accumulées sur ce territoire français ? Qu'a-t-il fait pour éviter ces grèves ouvrières ou agricoles qui sillonnent le pays ? Qu'a-t-il fait pour s'opposer à la guerre civile, aux discordes, aux malentendus qui mènent la France à une nouvelle révolution ? Satan peut être content, car nul n'a jamais autant travaillé pour lui.

Un professeur de l'Université faisait il y a quelques semaines un cours d'histoire sur Jeanne d'Arc à ses élèves du Lycée Condorcet, à Paris. Nous disons un cours d'histoire, pour dire vrai, il faudrait ajouter, un cours d'histoire combiste et anticléricale; cette épithète pour caractériser le cours et dévisager le professeur. Le sieur Thalamas (ainsi s'appelle-t-il) a eu le grand tort d'oublier qu'il parlait à des jeunes Français qui, dès leur âge le plus tendre, ont entendu parler de la Vierge d'Orléans avec enthousiasme et vénération. Même s'il ne croyait pas aux « voix » mystérieuses que la bergère de Domrémy a cru entendre il aurait dû se souvenir que Jeanne est une des gloires et peut-être la gloire la plus pure de l'histoire de France. Pour souiller et noircir cette gloire-là, il faut avoir une âme déjà noire et déjà souillée : faire de Jeanne d'Arc une fille de joie, c'est mentir à l'histoire, c'est insulter sa mémoire, c'est outrager la France. Le ministère Combes et la troisième République auront eu l'honneur de donner naissance à cette monstruosité-là. M. Wallon mort quelques jours auparavant et qui avait consacré à la mémoire de la libératrice de la France un de ses plus beaux ouvrages, n'aurait pu s'empêcher de pousser un cri d'indignation contre le professeur de Condorcet, mais il vaut peut-être mieux pour lui d'avoir fermé les yeux avant de recevoir ce coup qui aurait augmenté ses souffrances. Comme auteur de la Constitution républicaine il était déjà navré de la voir méconnue et trahie par les amis du gouvernement; comme historien de Jeanne d'Arc, il aurait éprouvé là une des peines les plus cruelles de sa vie. Son histoire Dieu merci ! survivra à l'injure de Thalamas, et le poète allemand qui a chanté la « Jungfrau von Orléans » consolera

les Français de l'outrage qu'un des leurs a infligé à sa mémoire héroïque et bénie.

Au moment où nous nous attendions à voir se terminer devant la Cour d'Assises de Paris l'affaire du soufflet que Gabriel Syveton administra en plein Palais-Bourbon, à l'ancien ministre de la guerre, nous recevions la nouvelle de la mort du fougueux député nationaliste. Ce fut, dans toute la France un cri de stupeur et sous l'impression de cette mort subite on crie au meurtre, à l'assassinat : c'était, disait-on, la franc-maçonnerie qui avait asphyxié Syveton à la veille de son procès ; on fit à la victime de splendides funérailles et Jules Lemaître y prononça un émouvant discours. Une enquête ultérieure a établi qu'il ne s'agissait pas d'un crime et que des affaires de famille ont mené au suicide le malheureux député de Paris. Arriverons-nous à connaître le secret de ce drame ? C'est fort possible et quand ces lignes paraîtront ce sera certainement fait : le Grand Orient fera tous ses efforts pour se laver des soupçons qui pesaient sur le temple et il triomphera bruyamment de ses adversaires. Mais il aura plus de peines à se refaire une nouvelle virginité après le scandale des fiches qui est encore dans toutes les mémoires, qui a coûté le portefeuille du général André et qui a fortement ébranlé la situation du Cabinet. Une guerre à mort a été déclarée au protecteur des mouchards et il n'y a plus de doute aujourd'hui pour personne que ses jours ne soient comptés. Dieu sait à quels moyens il est obligé de recourir pour maintenir une majorité servile ! Mais quand on pense qu'il y a quelques jours il n'a dû son salut qu'à une majorité de deux voix on peut dire, sans être prophète, qu'à une prochaine occasion les membres de l'opposition verront grandir leur influence et qu'ils finiront par mettre en déroute le clan antifrçais qui s'amuse à détruire la France en compromettant la République. Le contraire serait un miracle ; et ce miracle ne se fera pas.

Port-Arthur n'est pas encore réduit en cendres au moment où nous écrivons notre revue ; mais l'héroïque citadelle a le temps de tomber dix fois jusqu'au moment où elle paraîtra. Les Japonais se sont emparés de la colline de trois cents mètres qui domine le port et ont braqué sur la ville et sur la flotte leurs canons meurtriers ; il est impossible que l'avantage de cette position n'amène, à bref délai, les assiégés à capituler ou à mourir au milieu des ruines qu'ils n'ont pu éviter. Ce sera le cadeau que les Nippons feront à leur mikado pour ses étrennes et que les veuves et orphelins russes accompagneront de leurs sanglots. Et la guerre continuera atroce, impitoyable : car la Russie tient encore de la chair à canon à la disposition de son ennemi. L'hiver qui devait être si favorable aux Cosaques n'a pas découragé les Japonais et les cris des étudiants de St-Pétersbourg n'empêcheront pas la diplomatie de continuer

son œuvre néfaste. Ce sera donc sous le signe de la guerre que commencera la nouvelle année ; mais les polichinelles de Cours s'embrassèrent tendrement et échangeront des vœux sincères (oh combien !) pour le maintien ! de la paix et des bonnes relations. Il nous semble dès maintenant entendre les discours que le 1er Janvier va amener sur les lèvres de ces Messieurs : hélas ! ça ne prend plus ! Il faudra trouver autre chose pour amuser la galerie et pour nous faire claquer des mains. Mais ne nous plaignons pas trop : cela pourrait devenir pire et se rapprocher de nous : il y a encore des princes, des rois, des chefs d'Etat dans notre vieille Europe qui ne demanderaient peut-être pas mieux que de jouer aux soldats ; et puis, ce serait une diversion aux malaises dont nous souffrons !

Quel pays, si petit soit-il, ne connaît pas ces malaises qui se manifestent au milieu des grèves ou à propos des élections ? Faut-il aller bien loin pour constater que les esprits sont en ébullition ? Et de quoi s'agit-il au fond, sinon de querelles souvent mesquines où, sous le masque menteur du progrès, on veut secouer le joug bienfaisant des bonnes et belles traditions ? Il faut pourtant bien avouer aussi que les fils de lumière (nous avons tous la prétention d'être des leurs) ne savent pas toujours distinguer entre le mal et certaines tendances qui, sans être mauvaises, ont des allures de révolution. Ce ne sont que des allures pourtant, des apparences trompeuses. Au lieu de récriminer contre ceux-ci ou ceux-là parce que leur pendule avance tant soit peu sur la nôtre il vaudrait peut-être mieux rechercher la cause de ces impatiences et secouer la torpeur qu'une paix trop prolongée engendre nécessairement. Nous aurons bien assez le temps de mourir : mais tant que nous vivons faisons des œuvres d'hommes vivants. Qu'il s'agisse de politique ou de religion le mouvement s'impose ; la fixité, l'immutabilité des principes n'est pas en contradiction avec une certaine évolution de la pensée et avec une pratique plus conforme du temps au milieu duquel nous vivons. Nous avons les uns comme les autres bien à faire pour atteindre au point de vue politique, moral et religieux l'idéal que Dieu lui-même nous a tracé ; et c'est plutôt une bénédiction qu'un malheur quand, à certaines heures, nous voyons, au succès même de nos adversaires et au triomphe de nos ennemis, qu'il nous reste encore du chemin à parcourir. Dans le combat des idées la victoire accompagne les plus courageux et les plus forts ; et c'est faillir à sa tâche d'attendre demain quand c'est aujourd'hui qu'on peut et qu'il faut travailler.

Philosopher à la veille des belles fêtes de Noël semblera certainement bien téméraire à ceux qui nous lirons ; et ils se demanderont sans doute quelle mouche a pu piquer le chroniqueur des *Echos* qui devrait se contenter de faire sa ronde habituelle dans les différents départements

de la politique internationale ! Qu'il se mêle donc de ses affaires ! ...Et bien soit on y va ! Un dernier mot encore pour sa défense, et ce sera tout, pour cette année au moins. Il est difficile de faire de la politique sans égratigner, sans recevoir des coups et sans en donner; et c'est pour cela que les *Echos* n'en font pas. Mais, à propos de politique, il y a par ci, par là quelque bonne leçon à cueillir, quelque grand exemple à recevoir. C'est ce que fait le chroniqueur dans sa chronique. On ne le comprend pas toujours, on ne le goûte pas partout ; il est difficile de contenter tout le monde et son père ! et nous le savons bien. Cependant !... Tenez, finissons ! Quand on ne peut pas toujours dire tout ce qu'on a sur le cœur, on tâche de l'insinuer ; que nos amis au moins veuillent bien se persuader que nous n'avons d'autre but que de les encourager par les leçons de l'heure présente, si tristes pour les uns, si consolantes pour les autres qu'il n'y a qu'un moyen, en politique comme en religion, dans les villes et à la campagne, de réussir : c'est d'aimer Dieu, de remplir son devoir et de faire toujours en sorte que l'avenir soit meilleur que le présent. Bons chrétiens d'abord, le reste viendra tout seul ; le diable est fort, on le sait, mais Dieu est plus fort que lui. Radical ! Libéral ! Conservateur : ce sont des fiches, des étiquettes. Dieu et Patrie, Honneur et Labeur : voilà la réalité !

L. W.